

DOCUMENTS

JACQUES NANTET

HISTOIRE
DU LIBAN

PRÉFACE DE FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française



LES ÉDITIONS DE MINUIT

HISTOIRE DU LIBAN

985

8°Z

36015

(7)

IL-10 8 1962 110998

DU MÊME AUTEUR



LES JUIFS ET LES NATIONS, *essai*.

Chez d'autres éditeurs :

LES SANCTIONS, *essai*, Ed. Domat.

BATAILLE POUR LA FAIBLESSE, *essai*, Ed. Gallimard.

SOYONS NEUTRES, *essai*, Ed. IAC.

JACQUES NANTET

HISTOIRE DU LIBAN

Préface de FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie Française



LES ÉDITIONS DE MINUIT

1963

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE
A ÉTÉ TIRÉE A DIX EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN SUPÉRIEUR, NUMÉROTÉS DE 1 A 10
PLUS DIX EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE
NUMÉROTÉS DE H-C I A H-C X.



© 1963, by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy - PARIS 6^e
Tous droits réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Les cèdres du Liban étendent bien au-delà de ses étroites frontières leur ombre mystérieuse. Nous l'avons toujours su : l'importance d'un pays ne se mesure pas à son territoire ni au nombre de ses habitants. Le Liban en compte à peine 1 500 000, ses dimensions sont celles d'un département français. Et pourtant ce grand Cèdre plusieurs fois millénaire, pour nous les fils d'Abraham, juifs, chrétiens et musulmans, il se dresse sur le ciel de notre histoire, et de notre préhistoire. Ses racines pénètrent profondément une terre qui a vu le premier homme, et les premières amours de la terre, et le premier péché, et le premier fratricide, — jamais interrompu depuis lors, et hier encore en Algérie...

C'est à la lisière de sa forêt, que le Verbe s'est fait chair, qu'il a changé le cœur des hommes, qu'il a été immolé, enseveli, qu'il est ressuscité des morts. Qu'en était-il de notre orgueilleuse Europe, du temps que Moïse suppliait Iahvé : « Que je puisse, de grâce, voir le pays qui est au-delà du Jourdain, cette montagne du Liban ! » Quelle espèce d'hommes errait dans les forêts de ma Guyenne natale, du temps que Josué, au pied de l'Hermon, s'empara de tous les rois qui y régnaient et qu'il les mit à mort ? Mais à quoi ressemblait-elle alors, la petite presque île Europe ? A quoi ressemblaient-ils, les peuples qui s'y nourrissaient de racines au fond de leurs cavernes, et de la chair des bêtes sauvages, à l'époque où les Chananéens, les Sidoniens, les Hévéens, comme il est écrit dans le livre des Juges, habitaient la montagne du Liban depuis le Baal Hermon jusqu'à Hamath ?

Les chênes druidiques rêvaient en paix sous le ciel d'une terre encore sans histoire, bien avant qu'elle s'appelât la Gaule, mais déjà Hiram, roi de Tyr, exportait les cèdres du Liban pour Salomon et pour son temple où Iahvé habiterait, comme il est écrit au Livre des Rois :

« *Hiram envoya dire à Salomon : Je ferai tout ce que tu désires pour les bois de cèdres et les bois de cyprès. Mes serviteurs les feront descendre du Liban à la mer.* »

L'Écriture témoigne que la sagesse de Salomon se manifestait quand il parlait rêveusement de ces cèdres : « *Il a parlé des arbres, depuis le cèdre qui se trouve au Liban jusqu'à l'ysope qui pousse sur le mur.* » Le Liban était riche aussi en sental, arbuste parfumé que Salomon reçut d'Hiram, pour Iahvé, mais surtout pour lui-même et pour sa maison royale. Ces bois étaient amenés à Jaffa par radeau, sur la mer, et le roi les faisait monter à Jérusalem.

Vint un temps où l'arbre sublime balançait ses branches sombres au-dessus de la prophétie d'Isaïe et annonçait Celui qu'il voyait venir : « *Encore un court moment, et le Liban se changera en verger.* » Dieu lui-même dressait les cyprès et les cèdres de cette terre illustre et leur faisait faire des signes dans le ciel : à travers les versets d'Isaïe, déjà s'agitent les rameaux annonciateurs du Roi des pauvres, qui entre dans Jérusalem sur une ânesse.

Ainsi, grâce au texte sacré, découvrons-nous pourquoi ce petit Liban nous paraît si grand, et pourquoi il demeure la patrie à jamais de ceux qui chantent le Cantique des Cantiques : « *Du Liban avec moi, o fiancée, du Liban avec moi tu viendras...* » Ce petit peuple est né de la parole même de Dieu. Et dès lors tous les peuples, toutes les races, toutes les religions ont pu déferler sur cette terre consacrée : Égyptiens, Assyriens, Perses, Grecs, Romains, Byzantins, Arabes, Croisés, Mamelouks, Ottomans, et nous, Français, pour finir. Aucun d'eux n'a pu effacer cette empreinte, comme le pied d'un dieu qui demeure à jamais marqué dans la boue des vieux déluges, dans cette terre à jamais durcie.

Il s'y est créé un équilibre entre tant de religions et de races, que ce miracle étonne, plus que chez nous celui de la Suisse ; car les trois peuples réunis sous le drapeau helvétique sont tous trois européens et chrétiens. Le Liban, lui, a réconcilié musulmans et chrétiens, et dans chacune de ses familles religieuses toutes les dissidences. Mais non, il ne s'agit pas de miracle, il n'existe pas de miracle en Histoire. Pourquoi celui-là fut possible, et comment il s'est accompli, c'est tout le sujet du beau livre pour lequel Jean Nantet m'a demandé cette préface.

Je l'admire d'avoir su prendre, lui, Français, le point de vue d'un Libanais. Le mandat de la France au Liban dont les bienfaits, sur le plan économique, ne sont pas niables, Jacques Nantet le critique avec courage sur le plan politique. Il a su peindre le soulèvement de 1943 sans céder à aucune passion personnelle. Il juge les tergiversations françaises, il se montre juste à l'égard des musulmans, de telle sorte que son Histoire du Liban est vraiment un livre national et mérite de devenir la Bible de tous les Libanais.

Pour Jacques Nantet, le Grand Liban, tel qu'il est aujourd'hui constitué, se justifie historiquement. Il étudie chacune des provinces qui, même séparées, demeurèrent fondamentalement rattachées à tout le corps. Un partage se fait selon des règles très précises, des responsabilités gouvernementales, parlementaires, administratives ; les postes sont attribués au prorata de chacune des communautés. Le résultat paraît exemplaire dans ce monde arabe partout ailleurs déchiré. Le Liban d'aujourd'hui, dirigé par le général Fouad Chehab, tient la balance égale entre la tendance des chrétiens tournés vers l'Occident, et celle des musulmans qui rêvent d'unité arabe.

Tel est ce peuple dont Jacques Nantet nous raconte l'histoire : le niveau de vie y est plus élevé, l'instruction plus largement répandue que dans toutes les autres nations arabes. Quant aux lettres... c'est par elles, c'est en elles que se fonde à jamais, par-delà toute politique, l'union du Liban et de la France. Les écrivains libanais de langue française sont les témoins, et les garants de cette amitié — de cet amour. Qu'il me soit permis de les saluer ici. Pour honorer ce Liban-là, ce sont des vers de Charles Baudelaire qui remontent de mon cœur à mes lèvres : « Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre... », Palmyre était, je crois, syrienne ? Qu'importe !

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
 Les métaux inconnus, les perles de la mer,
 Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
 A ce beau diadème éblouissant et clair...

C'est de ce diadème serti par Charles Baudelaire que je couronne ce petit peuple éternel, le peuple de Joumana Ahdab, de Vahé Katcha, de Gabriel Naffah, de Georges Schéhadé, de Salah Stétié : toujours le même depuis le commencement du monde, car le Liban est un creuset et de toutes les races, il en a composé une qui ne ressemble à aucune autre. Et il garde seul dans cet Orient, parmi tant de peuples agités de passions furieuses, le secret d'une très ancienne sagesse reçue directement de Dieu.

François MAURIAC.

INTRODUCTION

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM 1630 TO 1880
BY
JOHN H. COOPER
INTRODUCTION
BY
JOHN H. COOPER

Nulle part ailleurs au monde une aussi longue histoire n'est si continûment animée d'un même esprit. Des Phéniciens à nos jours, de 6 000 av. J.-C. au milieu du xx^e siècle, divers peuples, mais qui tous adoptent un comportement commun, se sont successivement implantés dans ces montagnes, ces vallées et cette plaine côtière. Ils sont venus là, pour la plupart d'entre eux, parce qu'ils étaient chassés et poursuivis aux alentours — en Syrie, en Palestine et de plus loin encore. Minoritaires sur le plan confessionnel ou racial, ils se sont rencontrés et, bon gré mal gré, se sont reconnus. Le climat et la condition géographique du Liban les orientant essentiellement vers l'agriculture, le commerce et la navigation, ils ont souvent assimilé ceux qui les persécutaient et pénétraient à leur suite au sein du pays. Obligés par la force des choses à résister à leur tour aux pressions extérieures, ils ont pu le faire efficacement grâce à la topographie accidentée de ces régions et, l'épreuve subie de concert renforçant leur solidarité, les peuples du Liban ont finalement constitué un seul peuple.

Un peuple qui au cours des siècles connaît des vicissitudes toujours nouvelles et pourtant toujours similaires ; voilà les éléments d'une histoire nationale, et c'est elle que j'ai voulu ici raconter. J'ai été amené à le faire de la façon la plus simple — j'allais écrire de la façon la plus classique — en retenant avant tout ce qui est la trame de la vie nationale : les grands événements, les combats décisifs, les règnes et les dynasties, les servitudes et les retours à l'indépendance, la politique étrangère et les tournants qu'elle prend. C'était laisser dans l'ombre ce qui constitue un élément essentiel de la vie d'un peuple : les arts, les lettres, les sciences ; et cette disposition est sans doute regrettable à l'égard d'une nation dont les ancêtres ont inventé l'écriture et qui se place aujourd'hui à la pointe du rayonnement culturel au Proche-Orient. Je le ressens particulièrement s'agissant de la jeune litté-

rature libanaise, dont rien n'est ici rapporté. Mais il fallait d'abord déblayer un terrain trop riche ; et ainsi cette *Histoire du Liban* répond à son titre par les événements qu'elle relate en dépit de tout ce qui est passé sous silence.

Les structures sociales et l'évolution économique sont, elles-mêmes, insuffisamment évoquées. A ce propos, le territoire est d'importance primordiale. Le Liban d'aujourd'hui, avec les plaines de Tripoli et d'Akkar, l'Hermon, la Bekaa, le Mont-Liban, le Wadi at Taïm ou le Bled Bechaara, s'il apparaît déjà à travers la carte de la Phénicie, a été plus d'une fois morcelé en période de crise avant de se regrouper définitivement. Je me suis appliqué à relever le sort de ces différentes contrées et à les rapporter à l'ensemble. Ces séries de coupes transversales permettent de mieux percevoir l'unité sous-jacente, malgré les divisions administratives ou politiques du moment.

C'est dire les limites d'une telle tâche et ses difficultés. Passant de la Phénicie au Liban d'un mouvement insensible, et évoquant le Liban partout où s'enfoncent ses racines, j'ai recueilli une vaste documentation, et pourtant très fragmentaire. D'excellents ouvrages content la vie et les œuvres des princes illustres, comme Fakredine II ou Bechir II. Cependant l'auteur oublie trop souvent de parler des régions momentanément tenues à l'écart du Liban, bien qu'elles lui appartiennent par mille liens. Il fallait alors découvrir sous d'autres dénominations — Syrie ou même Palestine, que les chercheurs confondent — les informations complémentaires. Parfois le Liban semble sombrer durant des siècles entiers, et disparaît des commentaires. Il fallait combler ces vides, retrouver le fil conducteur. Il fallait aussi, tout en tirant le meilleur des travaux économiques ou sociologiques, les restituer relativement à l'histoire proprement dite, et rejoindre en un faisceau cohérent ce que l'on sait de telle secte, totalement ou partiellement libanaise.

Mais, dira-t-on, pourquoi prendre tout ce mal ? Pourquoi consacrer près de cinq ans à ce pays étranger ? C'est que, dès l'abord, j'y ai cru ; et l'étude n'a fait ensuite que me confirmer dans la conviction que l'entité libanaise, contestée de certains, existe. Cette constatation méritait, à soi seule, une relation complète et systématique. D'autant qu'au fur et à mesure l'actualité immédiate apportait

des preuves supplémentaires de la vitalité libanaise, dont la crise de 1958 constitue la démonstration finale. Ce Liban, où j'ai séjourné, auquel je suis attaché, je l'ai vu survivre pendant cette année terrible, et il s'est chargé à mes yeux d'une signification universelle. Pays multi-confessionnel aux seize communautés et à la population pour une moitié musulmane et pour l'autre chrétienne, il a surmonté les plus vives tensions. Il sort grandi de cette épreuve, et son antique histoire fournit de surcroît une réponse à un des principaux problèmes de notre temps : la coexistence des chrétiens et des musulmans, au moment où ceux-ci traversent une ère prodigieuse de réveil et d'expansion. Cette coexistence est possible, même à l'intérieur d'une nation, puisque le Liban est là ; cette coexistence peut être fructueuse, et le Liban le prouve.

DESCRIPTION GÉNÉRALE

Après mille retours et recommencements, dont le récit est l'objet de ce livre, le nom de Liban (mot d'origine phénicienne — en arabe, *Lebnann* — qui signifie « blanc » et se réfère aux cimes neigeuses des montagnes) désigne toute une aire du littoral oriental de la Méditerranée, entre le 33° et le 35° degré de latitude nord, territoire bordé au nord et à l'est par la Syrie, au sud par l'ancienne Palestine, actuellement l'Etat d'Israël. Ce long rectangle irrégulier, orienté du nord-est au sud-ouest, d'une superficie de 10 170 km², est d'une structure simple : quatre régions apparaissent au premier coup d'œil, qui divisent le Liban en bandes parallèles à la côte.

La première région, à l'ouest, c'est la plaine littorale, qui développe une façade maritime de 250 km. Généralement étroite, cette plaine s'élargit au nord vers l'important port de Tripoli, et au sud, à partir de la ville côtière de Saïda (autrefois Sidon), vers Tyr. Entre ces deux extrêmes se trouvent du nord au sud les petits ports de Batroun, Djebaïl (l'antique Byblos), Djounié (une des plus belles baies du monde) et enfin, sur son promontoire, à mi-chemin des frontières syrienne et israélienne, le port principal : Beyrouth. A l'est de cette étendue très fertile, la seconde région est constituée par la chaîne du Mont-Liban. Avec des sommets (au nord, le Qornet es Saouda et le Dahr el Qatib de 3 000 m, le Djebel Mnaitra de 2 000, le Djebel Saunin de 2 600) la chaîne s'abaisse régulièrement vers le sud (les Djebels Barouk et Niha n'ont plus que 1 800 m) ; elle descend en pente douce vers la mer ; au centre se distinguent des terrasses d'une altitude moyenne de 1 400 m, tandis que le versant oriental tombe presque à la verticale sur la vallée de la Bekaa. Le tout forme un système montagneux d'environ 160 km, large

au nord de 40, mais se rétrécissant au sud. La troisième région, la Bekaa, est une dépression (située à une altitude moyenne de 900 m) allant, sur 120 km, elle aussi, du nord-est au sud-ouest, entre le Mont-Liban et l'Anti-Liban. Large de 8 à 12 km, elle est fort riche dans sa partie centrale, avec les gros centres agricoles de Zahlé, Chtaura et Baalbeck. Enfin, la dernière région est faite de l'Anti-Liban au nord et de l'Hermon au sud. L'Anti-Liban, chaîne dont la ligne de crêtes a déterminé le tracé de la frontière libano-syrienne, est moins élevé que le Mont-Liban. Il s'étage par gradins au-dessus de la Bekaa, le palier supérieur formant au nord un plateau à une altitude de 2 300 m, pour s'incliner au sud à 1 400. Le Mont-Hermon, lui, culmine à 2 700 m.

Ainsi se présente l'ensemble de cette topographie, très montagneuse, dont les neiges perpétuelles des sommets surplombent, par endroit, l'eau bleue de la Méditerranée. Le Liban est arrosé par de nombreux fleuves côtiers (du nord au sud, le nahr el Kébir, le nahr Ibrahim, le nahr el Kelb, entre autres, qui furent l'Eleuthérus, l'Adonis, le Lycus des Anciens) ; le Litani (Leontès), qui prend sa source dans la Bekaa, non loin de Baalbeck, traverse tout le pays pour se jeter dans la Méditerranée près de Tyr ; enfin au nord, le nahr el Assy (Oronte) pénètre rapidement en Syrie, tandis qu'au sud le Hasbani (Jourdain) prend sa source au pied du Mont-Hermon, pour s'écouler en Israël. Le climat est sain, vivifiant, tempéré, et les forêts légendaires d'où Assyriens, Babyloniens, Egyptiens, Israélites, tiraient leur bois de construction, sont encore nombreuses. Si le sous-sol est pauvre (un peu de houille, de lignite, de schiste), les sols sont féconds (mûrier, olivier, oranger, citronnier, vigne, blé, tabac). C'est sur cette terre bénie, dont le cèdre reste l'emblème, qu'après Chananéens et Phéniciens vont affluer au cours des siècles Araméens, Egyptiens, Hittites, Assyriens, Hébreux, Arabes. Ainsi s'est faite, pendant des milliers d'années, la plus ancienne histoire nationale du monde, celle du Liban.

I. LA PÉRIODE PRÉ-LIBANAISE

(de 6000 avant J.-C. à 634 après J.-C.)

Avant même les Phéniciens, nous trouvons la trace de l'homme au Liban en divers points : du côté de Tripoli, à l'embouchure du nahr Ibrahim et du nahr el Kelb, près de Beyrouth, au sud de Saïda, et surtout à Djebaïl. Là, à l'âge du cuivre, se développe au cœur du pays une imposante civilisation pré-phénicienne qui se propage alentour. On y cultive le blé, la vigne et l'olivier.

Mais tout commence vraiment avec l'arrivée, vers 3 400 av. J.-C., des Sémitiques. Ces Phéniciens, ces Chananéens, ces Amorrhéens, ont des origines communes : ils viennent tous du Neguev et des abords d'Eilath, sur le golfe d'Aqaba. Le long du littoral, les Chananéens vers le sud, les Phéniciens au centre et dans le nord, ils fondent des cités qui restent indépendantes, et étendent leur territoire de l'une à l'autre et en profondeur, jusqu'au Mont-Liban ; les Amorrhéens s'installent plus à l'est, dans la Bekaa. Les Phéniciens (pour prendre le nom générique qui l'emporte) sont actifs, entreprenants. Installés sur la côte, ils sont navigateurs, commerçants, et échangent des produits (pourpre, aromates) avec les autres peuples riverains de la Méditerranée ; dans les terres, ils se mettent à l'agriculture (en terrasse le long des versants du Mont-Liban), percent des routes et exploitent les forêts. Ils connaissent le verre, objet d'un important négoce, et excellent dans les arts mineurs (sceaux, bijoux, monnaie). Idolâtres, ils adorent des divinités particulières à chaque cité, mais des conceptions parallèles les animent : leur panthéisme, leur croyance à la création du monde et à la survie de l'âme, est centrée sur le dieu El, sur Baal (puissance mâle du soleil) et Achtoresh (puissance femelle de la lune) ; ils pratiquent les sacrifices humains à l'occasion des grands malheurs publics, et construisent des temples imposants : à Baalbeck, entre autres, celui de Baal.

Le phénicien, proche parent de l'hébreu, est leur langue à tous ; elle relie les cités qu'ils créent successivement : Sidon, puis Byblos, Beyrouth, Tyr. Sidon, la plus ancienne,

dont la fondation est attribuée au fils aîné de Chanaan, est à cette époque riche et prospère. Cependant, elle doit le céder rapidement à Byblos (dont le nom phénicien est Gebal), rayonnant centre religieux puisque s'y dresse le premier temple de Rechef, base maritime et centre commercial spécialisé dans l'exportation du bois. Gebal dispose alors d'une certaine suprématie sur l'ensemble des villes phéniciennes ; c'en est presque la capitale. Plus au sud, toujours le long du littoral, nous trouvons Tyr que les Sidoniens auraient fondée en 2750 av. J.-C. Au début cité essentiellement religieuse (avec le temple de Melgart), elle prend une importance économique (industrie de la pourpre) et surtout maritime ; grâce à elle la renommée des Phéniciens commence à se répandre au loin. Nous rencontrons alors à l'est Baalbeck, important marché agricole installé autour du temple, au nord, sur la côte, Tripoli, qui est une sorte de comptoir implanté par les Sidoniens et les Tyriens, au nord-est Arqa et son temple. Beyrouth existe dès 2200 av. J.-C. C'est déjà le Liban d'aujourd'hui, un peu écourté vers le sud, un peu prolongé vers le nord.

L'influence des Babyloniens sera instable et de courte durée ; elle favorisera pourtant le passage de la propriété collective, en usage chez les Sémitiques, à l'exploitation privée des terres. C'est surtout avec l'Égypte que commence pour le Liban la série des dominations étrangères. Les Pharaons de la douzième dynastie assujettissent peu à peu les princes phéniciens ; et le nahr el Kebir, frontière nord du Liban d'aujourd'hui, marque déjà la limite de ces provinces égyptiennes.

Les princes et les habitants du pays tentent de se liguer pour résister (1500 av. J.-C.). Mais ils sont successivement soumis, et Gebal l'est complètement après une période tributaire. Au xiv^e siècle, sous Ribaddi, puis sous Ahriam, ces chefs sollicitent même le secours des troupes égyptiennes contre les princes phéniciens alentour, et cela conclut la décadence de la future Byblos, décadence commerciale (l'exploitation égyptienne déboise sensiblement le Liban), décadence politique. Sidon lui succède et bénéficie avec Tabnit, Eshmounzar, Sadektabnit, Abdiashtarout, de la domination égyptienne ; elle obtient une sorte de monopole commercial, étendant sa propre influence à Chypre, Rhodes, la Crète, les îles de la mer Egée. Auprès de Sidon, Tyr comme Baalbeck ne jouent que des rôles secondaires. Ainsi, sous le choc égyptien, le centre se

déplace et le Liban se divise momentanément : aux oppositions politiques s'ajoute alors la ségrégation religieuse ; les Egyptiens imposent leurs propres dieux, Osiris et Thot, et Gebal voit s'éloigner Baalbeck, devenue Héliopolis.

Cependant, le Liban aborde alors une ère de progrès, de prospérité et d'expansion, malgré de nouvelles invasions : celle des bandes pillardes Khabiru qui dévastent le pays vers 1408-1354 av. J.-C. ; celle des Hittites, qui se poursuit pendant presque toute la période à partir de 1700 av. J.-C. en luttes confuses et cruelles au cours desquelles les Egyptiens interviennent dans une grande bataille rangée devant la citadelle de Qadesh, en 1318 av. J.-C., tandis que les Phéniciens, toujours divisés, prennent parti qui pour l'Égypte, comme Tyr et Gebal, qui contre elle, comme parfois Sidon. Au début du xv^e siècle av. J.-C., les Phéniciens inventent l'alphabet, l'architecture se développe, et dans les villes portuaires la population se mêle d'étrangers — Chypriotes, Asiatiques, Européens — libres de servitudes, dont les entreprises développent celles des autochtones. Les Egyptiens eux-mêmes apportent leur expérience, particulièrement en ce qui concerne la construction des ports.

Alors s'ouvre l'époque d'indépendance et d'expansion proprement phénicienne, bien que la lutte entre Egyptiens et Hittites se prolonge encore sur le sol libanais : en 1297 av. J.-C. notamment, Ramsès II traverse le pays et remonte le nahr el Kelb pour combattre les Hittites sur l'Oronte. En fait les Phéniciens ne se sont jamais abandonné complètement à l'occupant, se faisant à la fois estimer par les services de leur marine et redouter par une habile résistance. D'autre part, dès 1200 av. J.-C., l'Égypte des Pharaons a décliné lentement, et les Babyloniens subissent de leur côté le poids de leurs propres difficultés. Le Liban réapparaît en filigrane dans la Phénicie, et sa population s'accroît des Araméens, venus du désert de Syrie, s'installer dans la Bekaa et sur le cours moyen de l'Oronte. Pour la première fois les Phéniciens, demain les Libanais, vont profiter vraiment de leur situation exceptionnelle au confluent de trois continents : Asie, Afrique, Europe.

Le calme retrouvé, les divergences s'estompent. Sur le plan religieux, entre les dieux suprêmes phéniciens, El et Baal, les dieux secondaires des cités (Melgart à Tyr, Eshmum à Sidon, Ashtart à Beyrouth, Adonis, dont le culte se pratique au bord du fleuve sacré Ibrahim) et

les dieux importés d'Égypte, un rapprochement s'effectue, ne fût-ce que par l'analogie du culte et de la liturgie. Partout les cultes se pratiquent en une enceinte à ciel ouvert, au milieu de laquelle se dresse l'image du dieu ; là s'offrent à sa bienveillance non seulement les sacrifices expiatoires, mais aussi les sanguinaires holocaustes. Autour s'animent des cités de type féodal, que dirige chacune un conseil des anciens, et qui se protègent contre l'ennemi par des fortifications, contre la mer par des jetées. Le commerce reste roi, les comptoirs l'activité principale, et les armateurs forment la classe dominante. L'agriculture se développe aussi : c'est à cette époque que sont effectués les premiers drainages.

Ce qui caractérise surtout alors la Phénicie est la prédominance de Tyr. Cette cité supprime toutes les autres, notamment Sidon, tombée sous la coupe du roi d'Ascalon. L'aristocratie de Sidon se réfugie à Tyr, qui se développe vers l'intérieur, et ce sont cinq siècles de gloire et d'expansion commerciale avec des comptoirs sur la côte romaine, en Gaule, en Sardaigne, en Sicile, à Malte. Tyr perfectionne et complète son organisation politique. D'abord gouvernée par des juges — assistés de suffètes, pour rendre la justice —, elle connaît à partir d'Alibaal de véritables dynasties, la figure la plus marquante étant Hiram 1^{er} (969-935 av. J.-C.), un ami de Salomon qui lui achète des bois pour construire le Temple de Jérusalem, tandis que lui-même édifie à Tyr un palais de cèdre. A Hiram succède Baal Outsour (935-919 av. J.-C.), Abdashtarî (918-910 av. J.-C.), et enfin, après une interruption, Itobaal, grand-prêtre d'Astarté, qui se saisit du pouvoir suprême (887-856 av. J.-C.). A cette époque fonctionne une sorte de parlement fédéral qui tient ses assises à intervalles réguliers, ou exceptionnellement en cas de danger. Cette assemblée se réunit à Tripoli, et les représentants des principales villes phéniciennes y participent. Dans ce concert, Tyr domine, et sous son magistère les autres cités prospèrent. Sidon, qui conserve pourtant son conseil de cent membres, devient au temps d'Hiram 1^{er} une dépendance directe de Tyr. Gebal, libérée de l'Égypte, peut reprendre un commerce fructueux avec elle ; dans cette ville, le souvenir le plus marquant est laissé par Ahirom, que Ramsès II traite avec considération et amitié, et aussi par le grand roi Zakar-Baal. A Baalbeck, l'autorité est principalement sacerdotale, et des villes nouvelles apparaissent :

Batroun, place-forte sur la frontière syrienne, est fondée par le roi Itobaal, de Tyr. Pourtant, hormis les intrusions des « peuples de la mer », c'est de l'est que le danger va venir maintenant, avec les Assyriens.

L'installation des Assyriens avait été précédée de fortes poussées et, Tiglapileser 1^{er} à leur tête, ils avaient débouché vers 1114 av. J.-C. en Phénicie entre Safed et Tyr, conquérant un moment le pays, exception faite de Tyr et de Sidon. A partir de 876 av. J.-C., avec Assurnazirpal — qui exige et obtient tribut de Sidon et de Gebal —, le rançonnement régulier commence, et il se poursuit sous Salmanasar III — pourtant battu par les Phéniciens à Qarqar en 854 av. J.-C. —, Adadnari III (810-782 av. J.-C.), Taglapileser III (745-727 av. J.-C.), qui impose même le tribut à Hiram de Tyr, Salmanasar V (727-723 av. J.-C.), Sargon II (722-705 av. J.-C.), qui stabilise la situation alors que la Phénicie semble se résigner ; puis Sennacherib et Assarhaddon (de 705 à 668 av. J.-C.), qui écrasent les dernières révoltes et amassent un prodigieux butin. Et Assurbanipal (669-625 av. J.-C.) mettra un point final à cette conquête.

Celle-ci morcelle de nouveau la Phénicie. Tyr, avec ses possessions extérieures, maintiendra son rayonnement et sa gloire un certain temps. Elle le doit d'abord à Itobaal, son prêtre-roi, au pouvoir lorsque le danger se présente avec Assurnazirpal. Séduit par des présents, celui-ci renonce à détruire la ville ; ainsi débute une longue résistance, avec ses succès et ses revers. A l'époque des héritiers d'Itobaal, Carthage est fondée en 814 av. J.-C. par la reine Elissa ; cette colonie se développe et se renforce sous Pygmalion. En 738 av. J.-C., voilà Taglapileser III. Tyr concentre ses forces, se débat, mais doit finalement se résoudre à payer le tribut. Elle se soulève encore en 720 av. J.-C. ; battue, elle se redresse en 705 et, acculée, conclut en 702 une fatale alliance avec l'autre ennemi, l'Égyptien. C'est la voie ouverte à la décadence. Le roi Loulé, écrasé, est obligé de passer sous la domination d'Itobaal II, de Sidon. Tyr y perd son rang de métropole, ses possessions se détachent une à une, tandis que Sidon, scumise dès 840 av. J.-C. au roi assyrien Salmanasar III, mais jouissant de privilèges, profite quelque temps de cette condition — allant jusqu'à prêter des vaisseaux pour aider à l'investissement de Tyr — avant d'être à son tour

écrasée par Assarhaddon, en 677 ; l'Assyrien a raconté superbement comment il a été pêcher Abdi-Milkutti, roi de Sidon, tel un poisson au milieu de la mer. Au cours de ces désastres, seuls connaissent un sort meilleur la Bekaa et l'Hermon, à l'est et au sud, avec les Amorrhéens et surtout les Araméens. Saisissant l'occasion des rivalités entre les deux royaumes hébreux, ils atteignent même une sorte d'apogée, malgré quelques attaques des Assyriens, notamment en 841 av. J.-C. Sous la nouvelle domination de Babylone, la condition restera précaire, et c'est seulement avec la Perse que des chances meilleures apparaîtront.

La victoire des néo-Babyloniens sur l'Assyrie en 612 conduit de nouveau les Chaldéens au Liban. Ils ont à leur tête Nabuchodonosor ; cette nouvelle occupation, du reste moins brutale que l'assyrienne, laisse peu de trace, en dehors de plusieurs routes. Seule Tyr résiste efficacement, et la tendance des autres Phéniciens est de s'appuyer sur elle afin d'entretenir la rébellion. Tyr fait cause commune avec Nedrao, roi d'Égypte, qui cherche lui-même à s'assurer la maîtrise de la mer et des côtes. Mais après un rude siège de treize ans, la ville tombe, en 574 av. J.-C., aux mains de Nabuchodonosor. Nominal au début, puisque Itobaal III, roi de Tyr, reste en place et se contente de payer tribut, l'assujettissement s'affermi peu à peu et devient complet après la mort d'Itobaal et celle de Nabuchodonosor. Les Chaldéens installent alors à Tyr deux de leurs créatures, Baalezor, puis Merbaal (ce dernier a été élevé dans le sérail à Babylone). Les inconvénients de cette défaite sont partiellement compensés pour les Phéniciens par l'égalité qu'elle rétablit du nord au sud du Liban : l'ordre babylonien règne de Sidon à Tripoli et à Baalbeck.

Cette unité se maintient sous les Perses, dont la domination est plus souple ; Cyrus le Grand laisse les Phéniciens libres de leur commerce. Au cours des guerres médiques, la cinquième satrapie, celle qui englobe le Liban, reste calme et l'on voit même la flotte phénicienne intervenir activement à Salamine, en 480, aux côtés des Perses.

Durant près de deux cents ans, Sidon joue de nouveau le premier rôle dans la paix comme dans la guerre. Cette ville est la capitale officielle de la cinquième satrapie ; son roi a le pas sur celui de Tyr, tient la première place après le roi des Perses, et est aussi amiral de la flotte perse, dont trois cents bateaux se pressent au port. C'est

la grande époque de Tétramnestos et de Straton 1^{er}. Mais la fidélité phénicienne est entrecoupée de sursauts, et contre l'ennemi de l'est on cherche l'appui de l'ouest. Ainsi, lorsqu'en 362, puis en 357 av. J.-C., les villes phéniciennes, qui bénéficient pourtant d'un régime libéral, se révoltent à l'instigation de Sidon, Tennès, son roi, se ligue avec Nectanebo, roi d'Égypte. Sidon est assaillie, ses habitants brûlent leurs vaisseaux et résistent le dos à la mer ; quand Tennès et son allié, le fameux mentor de Rhodes, les trahissent, les Sidoniens s'enferment au fond de leurs maisons et y mettent le feu. Maîtres de la ville, les Perses massacrent quarante mille de ses habitants. Les vainqueurs imposeront ensuite des rois de complaisance, Evagoras II, d'origine chypriote, et Straton II. C'est maintenant Gebal qui jouit de la faveur de l'occupant.

Malgré la déchéance de Tyr, qui a définitivement perdu sa colonie de Carthage, tout le Liban reste inclus au sein de la cinquième satrapie, elle-même régie par le sénat phénicien qui se réunit à Tripoli, et l'occupation des Perses voit peu à peu les ports du Liban devenir ceux d'un vaste empire.

Après avoir écrasé les Perses à Issus, Alexandre se dirige sur le Liban, où il est bien accueilli : les Phéniciens, déshabitués de la liberté, n'aspirent plus qu'au changement.

A Sidon, relevée de ses ruines, Straton s'incline devant le vainqueur ; le bénéfice en sera pour le monarque local et ses successeurs Tabnit et Eschmunazar une relative autonomie pendant tout le temps des Grecs. Dès l'affaire de Sidon réglée, Alexandre se présente aux portes de Tyr, tandis que les autres villes du Liban se soumettent. Tyr résiste, seule entre toutes. Or, la ville fait concurrence à l'hégémonie grecque sur les mers ; elle est aussi, aux yeux d'Alexandre, la clé de la route des Indes, sa prochaine proie. Le siège est mis devant le port, qui se défend furieusement durant sept mois. La ville côtière tombe, mais la cité maritime reste inaccessible, malgré les efforts des Grecs, auxquels se sont associés les Sidoniens. Alexandre fait alors construire une digue qui relie la terre ferme à l'île ; des arbres entiers lestés de pierres et de terre, ouvrage formidable que retient une sorte de ciment, obstruent la baie. Sur cette jetée, Grecs et Sidoniens s'avancent de concert ; la destruction de la ville est imminente, et elle se doublerait d'un carnage si, au dernier moment, les Sidoniens n'étaient pris d'un remords et n'abandon-

naient leurs maîtres pour sauver leurs cousins. La ville est quand même détruite et ruinée, et c'est au milieu de ces ruines que l'ordre hellénique s'établit au Liban, en 332 av. J.-C.

Tandis que Tyr se relève rapidement et retrouve quelque prospérité grâce à sa navigation et à ses pourpres, le Liban traverse de nombreuses vicissitudes jusqu'à l'arrivée des Romains, en 64 av. J.-C. Au début, de la prise de Tyr à la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., l'administration grecque s'affermite et tend à niveler le sort de tous, en dépit de la relative autonomie de Sidon et du fait que Gebal conserve un certain temps sa dynastie traditionnelle. Une vaste satrapie englobe des régions immenses de l'Arménie à l'Arabie, de la mer à Babylone. A sa tête un satrape, assisté de plusieurs hyparques et d'un stratège chargé des affaires militaires ; une méticuleuse régie des impôts détermine la contribution, ou le tribut, ou la taxe, suivant les régions. Après la mort d'Alexandre, le Liban revient à Laomedon, son frère, jusqu'en 318 av. J.-C. ; c'est une ère de calme.

De 318 à 301 av. J.-C., Ptolémée, qui a reçu l'Egypte en partage, et Antigonos, dont le pouvoir s'étend en Asie mineure, éliminent les autres héritiers d'Alexandre, Seleucus et Laomedon. Dès le début une lutte terrible se déroule entre eux dans la vallée de la Bekaa, que l'on appelle Coelé Syrie, la Syrie creuse. Antigonos arme une flotte, mobilise le Liban, fait réquisitionner par ses hyparques le blé, établit des chantiers navals à Tripoli, Gebal et Sidon, et, pour prendre Ptolémée de vitesse, rassemble les divers rois de Phénicie ; de Sidon, il les dirige vers Tyr devant laquelle il met le siège. La ville résiste quatorze mois avant de tomber, en 313 av. J.-C. Le combat ne s'arrête pas pour autant. Le Liban est déchiré entre les deux grands adversaires, pris et repris avec seulement une trêve en 311 av. J.-C. Mais Antigonos meurt en 301 à la bataille d'Ipsos. On se partage ses dépouilles : les Ptolémée se saisissent de la Bekaa, où ils se maintiennent jusqu'en 198 av. J.-C. ; dans l'autre partie du Liban, au contraire, à Sidon, à Tyr, la lutte se poursuit.

De 280 à 198 av. J.-C., les Séleucides réapparaissent. Ils avaient pris Tyr dès 284 av. J.-C. ; ils la conservent, et vers 280 ils étendent leur pouvoir à tout le Liban, sauf la Bekaa, qui reste entre les mains des Ptolémée, des Lagides, des Egyptiens. Mais le combat se prolonge, et peu

à peu la Bekaa, jusque là bien administrée en districts, se désorganise. Enfin, en 198, la bataille de Banyas (près de Merjayoun) décide de la victoire du grand Séleucide Antiochus III sur Ptolémée V. Une dernière période s'ouvre au cours de laquelle l'unité du Liban se refait sous les Grecs. Pendant près de deux siècles, les Séleucides maintiennent l'ordre, organisent le pays et l'administrent en plusieurs satrapies. Poursuivant son évolution, Tripoli jouit à son tour d'une sorte de suprématie que Demetrius 1^{er} accentue en venant y résider. Sidon, Tyr, prospèrent, développent leur commerce vers l'intérieur des terres grâce à des pistes nouvelles et disposent même, en 140 av. J.-C., d'une relative autonomie. A Gebal, cependant, sévit une administration locale tyrannique. Et Beyrouth (la Beroutos des Phéniciens) est victime des démêlés de la dynastie : elle est détruite en 140 av. J.-C., au moment où s'améliore encore le sort des autres cités. Enfin, signe caractéristique de l'expansion générale, des villes nouvelles sont construites, dont Andjar, dans la Bekaa.

La destruction de Beyrouth est la conséquence des dissensions qui ébranlent l'empire des Séleucides. Une anarchie intermittente s'ensuit, coupée de nouvelles invasions : celles de l'Arménien Tigrane et de son gendre Mithridate agitent le pays de 83 à 69 av. J.-C. A défaut de l'indépendance — pourtant, avec les Séleucides, un pas est fait : l'instauration d'une dynastie presque locale —, à défaut de continuité et d'unité politiques, qu'ont apporté les Grecs en plus d'une administration relativement libérale ? D'abord leurs dieux. Melkarth est devenu Heraclès, Baal Zeus, Astarté Aphrodite ; les Jeux Olympiques sont pratiqués à Tyr, et les philosophes stoïciens donnent leurs premiers enseignements dans cette ville et à Sidon au temps des Antiochus et des Ptolémée. Le Liban fournit même sa contribution à la littérature hellénique avec le poète Antipater, et le grec s'impose momentanément comme langue véhiculaire. Mais le vieux fond phénicien reste intact, les sémitiques conservent leurs coutumes ancestrales, l'hellénisation est plus apparente que réelle et, après le passage d'Alexandre, l'idiome local reprend le dessus. Dès 85 avant l'ère chrétienne ont lieu les premières infiltrations au Liban d'Arabes venus du désert. Leur nombre ne va pas tarder à augmenter.

Les Romains convoitaient l'empire séleucide depuis longtemps ; mais c'est à Pompée, alors en Palestine et

libéré de la guerre pontique, qu'ils doivent la conquête de la Phénicie et la réduction de l'ensemble syrien en province romaine au cours de l'hiver 64-63 av. J.-C. Dès lors et durant plusieurs siècles, les ordres viennent de Rome et le sort du Liban dépendra des rebondissements de la politique dans la péninsule. Pour gérer la province de Syrie, on envoie d'abord sur place des pro-prêteurs — Scaurus, M. Philippus, L. Marcellinus — puis des pro-consuls — dont Gabbinius, de 57 à 55, et L. Crassus, de 54 à 53 av. J.-C. —. En 27 av. J.-C. c'est l'empereur Auguste qui reçoit en partage toute cette contrée. Les administrateurs se succèdent, tels Corbulon et Galba, et ils reflètent en Phénicie les préoccupations de Rome et la politique des Vespasien, Trajan et Marc Aurèle. Cependant, à partir de 180 ap. J.-C., les soldats romains cantonnés en Syrie se soulèveront plusieurs fois et proclameront empereur leur général. L'histoire du pays sera, avec Caracalla, Héliogabale, et même Sévère Alexandre, né près de Tripoli (208-235), celle de ces coups d'Etat.

Dans ce cadre général, quelle est l'histoire particulière des principales villes phéniciennes ? Lors de la conquête de Pompée, Tyr est tombée presque sans coup férir. En 18 av. J.-C., Auguste la confie à Hérode ; et quand l'autonomie est accordée aux grandes villes, elle bénéficie comme les autres de cette mesure, et a le droit de battre monnaie. Avec Adrien, en 76 ap. J.-C., elle redevient la métropole de toute la Phénicie. Cependant, en 193 ap. J.-C., son administrateur local, Niger, s'insurge contre le pouvoir légal ; il est battu et, de rage, détruit lui-même la cité. Reconstituée, elle reprendra son rôle sur le plan commercial et s'épanouira même ultérieurement en un grand centre culturel. Le stoïcisme y est enseigné, et Tyr donne à la civilisation l'éminent philosophe Maximus qui sera le précepteur de Marc Aurèle, le géographe Marinus, les célèbres juristes Papinien et Ulpien. Quant à Beyrouth, détruite par les Grecs, trouvée par Pompée sous la férule d'un tyran, elle est libérée puis relevée de ses ruines par les légions romaines d'Agrippa, qui la reconstruisent plus à l'ouest sous le nom de Julia Augusta Felix. L'envoyé d'Auguste, Marcus Agrippa, y établit alors deux légions (la fameuse V^e *legio macedonica* — et la VIII^e, *la legio Augusta*). Beyrouth est élevée au rang de colonie romaine, et ses habitants ont droit de cité. Après la mort de Néron, c'est là que Vespasien est proclamé empereur ; après la prise de

Jérusalem, Titus s'y arrête quelque temps. Colonie de peuplement très latinisée — on y pratique combats de gladiateurs et de bêtes — Beyrouth est aussi un centre intellectuel. En 222, Sévère Alexandre y fonde une école de droit ; c'est une des trois villes de l'empire où on enseigne la jurisprudence. Surnommée *Legum Nutrix*, elle rayonnera pendant les III^e, IV^e siècles, et même au-delà.

Sidon, de son côté, connaît au début une fortune assez particulière ; les Romains y laissent subsister une sorte de république démocratique à laquelle le peuple participe directement, et qu'animent des archontes et un sénat. Mais comme Tyr, elle est, en 18 av. J.-C., confiée à Hérode, et c'est seulement plus tard qu'elle acquiert elle aussi droit de cité avec le titre de colonie romaine. S'y épanouit alors une école de philosophie, de discipline aristotélienne. Gebal, ville de Philon (20 av. J.-C. - 54 ap. J.-C.), où est bâti un temple imposant, suit le sort général de toutes les cités de l'empire romain. C'est aussi le cas de Tripoli, de Batroun et également d'Arqa, où passe Titus après la destruction de Jérusalem, et à qui échoit la gloire d'avoir vu naître Sévère Alexandre. Jules César fonde à Baalbeck, en 47 av. J.-C., une colonie romaine, et comme Beyrouth et Sidon, la ville reçoit droit de cité. En 36 av. J.-C., Antoine la confie avec toute la Coelesyrie à Cléopâtre. Son colossal temple, dédié à Jupiter, est construit en 138 ap. J.-C.

Alors que le vieux fond phénicien, chananéen, amorrhéen et araméen avait été peu touché jusque là par les conquêtes, il commence à être modifié. C'est à cette époque qu'apparaissent les juifs qui fuient l'oppression romaine de la Judée et, en 70 ap. J.-C., la destruction du second Temple. Simultanément, les Arabes nomades du désert s'efforcent de pénétrer chaque jour plus nombreux en territoire sédentaire. Mouvement désordonné, bien sûr, et que les empereurs contrecarrent quelquefois. Mais ils laissent cependant se constituer sous leur protection de petites entités dans l'Anti-Liban et une partie de la Bekaa, où l'Iturée, dont la capitale est Andjar (alors, Chalcis) jouit d'une certaine autonomie. Ce petit royaume est confié vers 50 ap. J.-C. à Agrippa II, et il faut voir là l'origine des ghassanides, qui seront au Liban parmi les premiers chrétiens.

Les Romains considèrent les Phéniciens comme de simples « provinciaux ». Ils n'ont que la jouissance de leur

sol. Cela leur permet pourtant de cultiver leur terre et les laisse libres de la céder. D'ailleurs, la tendance s'accroît d'administrer les habitants du pays selon les normes établies par Alexandre : héritiers des traditions de l'Égypte et de la Chaldée, les Phéniciens les transmettent aux Romains et parviennent à maintenir une relative continuité législative. Finalement, les empereurs de la dynastie syrienne des Sévères intègrent en bloc la population. Le droit de cité, jusque là réservé à quelques-uns, s'étend à tous. Vers 193 ap. J.-C., Septime Sévère divise la Phénicie en plusieurs secteurs administratifs : l'Anti-Liban, la Bekaa (Coelesyrie) d'un côté ; de l'autre le reste du pays, subdivisé lui-même au IV^e siècle en Phénicie maritime — la côte — et en Phénicie « libanaise » — le Mont-Liban. Cette organisation est pourtant plus d'une fois compromise par des invasions. La Phénicie est mêlée à la guerre des Parthes qui, dès 37 av. J.-C., ont poussé jusqu'à Tyr et qui, après une trêve de près de cent ans, reprennent le combat contre Trajan. Celui-ci traverse la Phénicie à leur poursuite en 115-116, et on se bat encore au Liban, entre Parthes et Romains, de 147 à 190. Plus tard, vers 258, Zenobie, reine syrienne de Palmyre révoltée contre Rome, menace à son tour Baalbeck, puis toute la Phénicie ; et cette condition instable se maintiendra jusqu'à la vigoureuse intervention d'Aurélien, en 270.

En arrivant, les Romains ont trouvé le pays adonné au paganisme. Ils se contentent de changer les noms des dieux, mais vont devoir bientôt lutter contre le christianisme naissant. Ceux qui seront les maronites sont en effet convertis par la prédication de l'apôtre saint Pierre, et l'évangélisation se poursuit activement en Phénicie même. Lorsque saint Paul parcourt le pays en 57-58, il trouve une église à Tyr ; de là, comme de Beyrouth, partent en 190 des missions chrétiennes vers les montagnes. Le paganisme officiel se défend. En 254, Origène meurt à Tyr des suites de son supplice, et en 311 Maximilien persécute encore les chrétiens de la côte. Mais tout change après la conversion de Constantin, au IV^e siècle. Le christianisme progresse alors rapidement. L'édit de Milan proclame en 313 la liberté de la foi chrétienne ; le paganisme s'effondre au Liban et trouve son dernier refuge dans les montagnes et à Baalbeck. Quand les Romains se retirent, la contrée est largement gagnée au christianisme, et para-

doxalement leur occupation prend, après coup, figure de croisade.

Dès 325, ces chrétiens dépendent des provinces phénicienne et coelesyrienne du diocèse d'Antioche et relèvent de leurs évêques à la fois sur le plan religieux et pour toute la vie civile. La situation se complique en 334 avec l'apparition des diverses hérésies, notamment celle des ariens, à la suite du concile de Tyr. D'autres communautés se forment, et parmi elles celle des maronites qui se développe hors de Phénicie. Vers cette époque vivait aux environs d'Apamée, près de l'Oronte, en Syrie, un pieux anachorète du nom de Maron. Né à Cyr, il était venu se recueillir dans la solitude. Bientôt un certain nombre de disciples se groupent autour de lui, et sa réputation de sainteté s'étend. Il est l'ami de saint Jacques le Solitaire, de saint Jean Chrysostome, et prend parti contre les monophysistes répandus alentour. Un premier couvent est fondé à Qalaat el Moudif, du vivant même de saint Maron. Puis ses amis essaient en Syrie, à Maaret, Chazar, Hama, Homs, Alep, et lors de sa mort, en 404, saint Maron laisse les embryons d'une liturgie particulière et d'une constitution ecclésiastique. Elles donneront naissance à la nation maronite qui se développera d'abord sur place et immigrera plus tard dans sa presque totalité au Liban.

Si le grec continue à être la langue des philosophes et le latin celle des militaires, le peuple parle l'araméen-phénicien. Du point de vue économique, et bien que la province phénicienne soit considérée comme une des plus riches de l'empire romain, il y règne cependant une certaine léthargie. Elle tient au déboisement qui s'accroît et à la concurrence d'autres ports, tel Alexandrie.

La mort de l'empereur Théodose, en 395, ouvre au Liban la période byzantine. La Phénicie est en effet attribuée à l'empire d'Orient, et le pays est divisé en deux lots. Le premier comprend, sous le nom de Phénicie maritime et avec Tyr comme capitale, la côte et ses villes ; le second englobe Baalbeck, la Bekaa et l'Hermon en un ensemble plus vaste dirigé de Damas et dénommé — abusivement — Phénicie libanaise. Un lien subsiste cependant de l'un à l'autre : c'est le régime municipal romain, aboli partout ailleurs, et maintenu dans ces deux seules provinces.

Tyr et Beyrouth restent les villes les plus importantes. Tyr est la métropole du littoral et sa capitale administrative. Elle s'enrichit de la culture du ver à soie qu'in-

troduit Justinien. Quant à Beyrouth, détruite vers 550 par un tremblement de terre, et ravagée ensuite par la peste et la famine, elle sera longue à se rétablir. Pourtant elle continue de briller sur le plan intellectuel. L'université atteint même son apogée avec les grands juristes Dorothee et Anatolius, qui collaborent à la rédaction du code de Justinien. Byblos, l'ancienne Gebal, deviendra lors de l'arrivée des maronites, vers le VII^e siècle, leur principale métropole et le siège d'un évêché ; Sidon est aussi le siège d'un évêché et ces villes, dans le cadre du régime municipal hérité de Rome, jouissent d'une assez large autonomie.

Au cours des nombreuses luttes dogmatiques à propos de la christologie, différentes hiérarchies religieuses s'implantent au Liban, ou s'y réfugieront devant la poussée arabe et musulmane. En Phénicie même, le paganisme disparaît complètement, et les titres patriarcaux se multiplient, non seulement à Antioche mais à Jérusalem, surtout, vers le V^e siècle, avec les variations du pouvoir temporel et spirituel à Byzance. Les nestoriens, pour lesquels le Christ participe de deux natures distinctes, humaine et divine, et qui seront condamnés par le concile d'Ephèse en 431, s'opposent à Eutychès, fondateur des jacobites, qui ne reconnaît dans le Christ qu'une seule nature ; c'est le monophysisme, que condamne le concile de Chalcédoine, en 451. Justinien pourchasse à la fois nestoriens et jacobites, puis l'empereur Heraclius soutient le monothélisme, qui attribue au Christ, en une sorte d'effort de conciliation, deux natures mais une seule volonté ; cette thèse sera rejetée par le sixième concile général. Cependant, les condamnations n'entraînant pas la disparition, ces communautés s'installent chacune avec sa hiérarchie, et se réclament également d'Antioche et de Jérusalem. Face à elles, et avant même les subdivisions que provoqueront les ralliements à Rome ou à Byzance lors du Grand Schisme d'Orient, on distingue encore deux communautés : la maronite, qui dans sa totalité choisira Rome ; et la melchite, au rite fortement hellénisé, qui suit docilement la politique impériale, les conciles, et s'adapte à l'édit de Marcien. Ces débats théologiques ne sont pas sans conséquence politique, car les caprices du pouvoir césaro-papiste se doublent d'intransigeance à l'égard des dissidents du jour, tel, en 448, Irénée, évêque de Tyr. Quant aux Arabes chrétiens, presque tous nestoriens et à ce titre objet de multiples tracasseries, ils

ouvriront bientôt la porte à la poussée islamique de leurs frères de race.

Au milieu de ces controverses, la situation des maronites s'aggrave en Syrie sous Anastase 1^{er} en 517, quand trois cent cinquante d'entre eux sont massacrés. Ils défendent cependant avec courage, en 591, les thèses du concile de Chalcédoine à la conférence d'Antioche qu'organise le patriarche des jacobites, Pierre de Gallinica. Ils ont alors à leur tête un moine originaire d'Antioche, Jean Maron, qui combat aussi le monothélisme lorsque celui-ci commence à se répandre en Syrie. Ce sont probablement ces dernières et vives oppositions qui incitent Jean Maron à entraîner la plus grande part d'entre les maronites en Phénicie. Ils y pénètrent vers 625, par le nord, puis, cherchant la protection des montagnes, s'installent sur les hauts plateaux. Jean Maron poursuit en même temps la consolidation de ses rapports avec Rome, et en dépit du fait que la juridiction papale soit à cette époque plus nominale que réelle, les maronites resteront au Proche-Orient un des principaux bastions du catholicisme romain. Il semble qu'ils soient dès lors régis par un certain nombre de décrets politico-religieux (on avance le chiffre de cent quarante) et ils rallient à ce code les Araméens du Liban jusqu'à Batroun ainsi que des réfugiés, qui se fondent en une seule communauté. C'est déjà une véritable nation, dont les places-fortes sont Baskinta, qui défend la vallée d'Aulon, Bcharré, au pied du Mont-Liban, et Haddath, dans la vallée de la Qadicha. A sa tête se trouve une aristocratie terrienne, en principe soumise aux empereurs de Byzance, mais dont les trois principaux chefs s'émanciperont petit à petit. Avec leur clergé, leur noblesse, les maronites ne relèvent que d'une manière théorique des fonctionnaires établis le long de la côte. Cependant, ils coopèrent encore avec le gouvernement légal byzantin, et contribueront à réprimer les brigandages des bédouins — tandis que Mahomet achève de réunir et de discipliner les nomades — ainsi que les attaques de la puissante monarchie perse des Sassanides, attaques qui se multiplient, avec Chosroès II, de 613 à 629 et que seul Héraclius parviendra à réduire grâce à l'aide des maronites et à celle des ghassanides cantonnés dans la Bekaa.

Sur le plan économique, les villes de la côte continuent de donner son caractère au pays, tout en renforçant ses relations commerciales avec les Gaules, l'Espagne, Rome ;

l'élevage du ver à soie entraîne la production et le commerce du tissu. Justinien introduit la culture de la pomme de terre. Mais l'économie phénicienne est freinée par la concurrence des ports étrangers ; elle est entravée aussi par le caractère précaire des communications, et si chaque cité de l'intérieur dispose d'un accès facile vers la côte, les relations de l'une à l'autre restent malaisées. Pendant toute cette période, la petite propriété décline peu à peu, et s'y substituent d'immenses domaines. Cela se fait de deux manières : les couvents se multiplient, amassent de grands biens et regroupent les entreprises agricoles ; d'autre part, une sorte de féodalité se constitue autour des principaux chefs, qui reçoivent en contre-partie de leur protection les terres dispersées des plus humbles. Ce mouvement s'accroît lors de l'arrivée des réfugiés. Ceux-ci seront les colons ou les serfs de demain. Seule la montagne libanaise, mieux préservée des périls, connaît une évolution plus lente ; les municipalités y administrent les petits bourgs et se contentent de payer l'impôt à l'empereur. A propos de la culture et de la civilisation, en dehors des grands progrès de la médecine — pratiquée surtout par les nestoriens — deux traits sont remarquables : la résistance du fond phénicien-araméen au néo-hellénisme de Byzance, qui laisse finalement peu de traces ; et son extraordinaire vitalité, sa puissance d'absorption à l'afflux des arabes. Ceux-ci abandonnent leur langue d'origine, et adoptent au VII^e siècle un idiome mêlé de locutions syriennes. On cite à cette époque la *Chronique syriaque*, monument anonyme de la littérature maronite.

Ces soixante-six siècles montrent comment se sont développées les racines profondes du Liban. Tour à tour divisées et rassemblées, ses trois grandes régions principales ont maintenu entre elles leurs liens essentiels, en assimilant chaque fois les nouveaux arrivants. A chaque époque, l'unité s'est refaite aussi autour d'une ville, Byblos (que nous appellerons dorénavant Djebaïl, de son nom arabe), Sidon (Saïda), Tyr, puis encore Sidon et enfin Beyrouth. Mise à part la grande période de l'indépendance, de 1300 à 1100 av. J.-C., les Phéniciens ont su s'accommoder des incessantes dominations étrangères. Celles-ci ont suivi cette règle qui sera constante jusqu'à l'indépendance totale : après l'Est c'est l'Ouest, et inversement, qui domine et prend le Liban, pour ses ports ou par ses ports.

3. De la décadence des Chehab à la chute des Ottomans (de 1840 à 1918)	159
Bechir III (de 1840 à 1841)	159
L'administration ottomane directe et Omar Pacha (de 1841 à 1842)	163
Le régime des deux kaïmacats (de 1842 à 1861)	166
Le Règlement organique (de 1861 à 1914). Le Petit Liban	200
Les autres territoires libanais	221
La situation économique et culturelle	225
La Grande Guerre (de 1914 à 1918)	232
IV. — <i>L'époque contemporaine</i> (de 1918 à 1958)	240
Le régime d'occupation militaire (de 1918 à 1920)...	240
Le gouvernorat français (de 1920 à 1926)	248
La République Libanaise sous mandat français (de 1926 à 1944)	257
L'indépendance, sous la présidence de Becharra Khoury (de 1944 à 1952)	284
L'indépendance sous la présidence de Camille Chamoun (de 1952 à 1958)	295
La crise de 1958	312
BIBLIOGRAPHIE	343



CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 29 JUILLET 1963 SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE JACQUES ET DEMONTROND
A BESANÇON ET INSCRIT DANS LES
REGISTRES DE L'ÉDITEUR SOUS LE
NUMÉRO 497

Dépôt légal 3^e trimestre 1963 : n° 6949.

Imprimé en France